

NATIONAL

UN DIVORCE, PIÈCE EN 3 ACTES
PAR P. BOURGET

C'est une pièce à idées et non pas une pièce à thèse. Le dramaturge prend soin de nous en avertir lui-même. Les pièces à thèse de Dumas, par exemple, tendent à prouver quelque chose et ne prouvent presque jamais rien. Cela se comprend facilement. "Un cas dont toutes les données ont été combinées à souhait ne peut avoir une valeur de signification générale. On met d'un côté tous les arguments solides et tous les braves gens, de l'autre côté tous les sophismes et tous les coquins. Au contraire, la pièce à idées ne sacrifie aucune des idées qu'elle doit mettre en relief. Elle présente chacune d'elles sous son meilleur jour. Certes l'auteur dramatique ne se pique pas de neutralité. Il n'affecte pas de rester impassible, ce qui ne pourrait provenir que d'indifférence et d'engendrer que froideur. Il n'a pas la faiblesse de croire que toutes les idées se valent. Mais il sait que même les plus fausses peuvent par quelque côté séduire une âme honnête. En la montrant, il fait effort de loyauté. Cette attitude loyale du moraliste vis-à-vis des idées entre lesquelles va s'établir le conflit", voilà ce qui frappe d'abord dans "Un Divorce".

Quand le moraliste transporte des idées au théâtre, il doit trouver un corps, un être concret où loger ces idées qui, autrement, nous apparaîtraient comme de vains fantômes.

Les personnages qui se meuvent dans cette pièce, tout en demeurant des types, nous apparaissent comme des individus. Ils sont proches de nous. Ce sont des êtres que nous coudoyons, chaque jour, dans la rue et dans les salons. C'est un peu pour cela que la crise qu'ils traversent nous intéresse grandement.

Le libre-penseur honnête homme, orné de toutes les vertus laïques est personnifié par Darras. Toutes ses vertus n'ont d'autre source que l'orgueil. Il a le pédantisme de ses convictions et fait volontiers étalage de sa raison et montre de sa supériorité d'esprit. C'est un ennemi des croyances religieuses qui, selon lui, ont opprimé l'humanité. Il haït l'Église et ses prêtres et voudrait anéantir le christianisme.

S'il méprise toutes les autres croyances, il a foi en la respectabilité. L'audace de sa pensée expire au seuil des convenances mondaines. Chez Darras, la sensibilité joue un rôle important et finit par l'embrouiller dans toutes sortes de contradictions. Il incarne la conception laïque du mariage: le mariage est un contrat délicat et grave, conforme au caractère de toutes les choses humaines, toujours révoquant, fragile et qui nous lie par nos propres engagements.

Sa femme, Mme Darras, est la chrétienne qui revient à ses croyances de jadis, après les avoir momentanément répudiées. Mariée à un brutal goujat, elle s'est révoltée contre la dureté des lois de la Providence et elle a voulu refaire avec un autre sa vie manquée. Mais la femme dont l'âme fut véritablement chrétienne devait s'éveiller, un jour. En reprenant, pour y accompagner sa fille, le chemin de l'église, la mère sent revivre en elle les souvenirs de sa jeunesse qui fut pieuse. Elle consulte le Père Euvrard qui représente la conception religieuse du mariage. Celui-ci lui apprend que l'Église ne connaît plus la divorcée remariée et qu'elle lui interdit l'approche des sacrements. En sorte qu'elle ne peut sortir de l'affreuse impasse morale où elle est emmurée.

Lucien, son fils, et Berthe Planat nous montrent la forme que certaines théories prennent dans les consciences dénuées du lest de l'expérience et féruës d'intransigeance.

Lucien, c'est Darras, à 25 ans. "La passion—cette implacable logicienne—va tirer des principes de Darras des conclusions en rapport avec la situation de Lucien. C'est elle qui, par delà l'honorable façade des mots, ira tout de suite au sens vrai, et de la doctrine où se leurre un conservatisme naïf, dégagera soudain l'âme révolutionnaire".

La foi de Berthe Planat est sincère. Cette étudiante qui s'est librement donnée à un beau parleur dont elle a eu un gosse, croit à la médecine et au droit au bonheur individuel. Elle croit que la créature ne relève que de sa conscience. Elle croit que, lorsque deux êtres indépendants ont résolu de se donner l'un à l'autre, la société n'a rien à y voir. Tout engagement qui limite l'indépendance de l'un ou l'autre de ces êtres est contraire à la nature et porte atteinte aux droits de la personne. Elle est la martyre de l'union libre, celle qui "témoigne"

en s'immolant. Elle incarne la conception individualiste du mariage et ce faux mysticisme dont elle est dupe lui fait prendre pour une action héroïque une aventure assez banale.

Du conflit de ces idées irréductibles, de ces mentalités et de ces sentiments inconciliables va surgir le drame d'un art si sobre et d'une si hautaine sévérité, où pas une concession n'est faite au désir d'amuser.

L'étude de ces personnages est si poussée, a dit Dounic dont je n'ai fait jusqu'ici que rassembler les impressions, que chacun de leurs actes s'explique aussitôt grâce à ce que nous savons de leur formation intellectuelle ou sentimentale.

Mais l'on est porté à se demander qui est logique dans cette histoire, en dehors du P. Euvrard? Berthe et Lucien dont seuls les actes sont conformes à leur morale erronée.

Mme Darras souffre, pleure, subitement éveillée du songe de son bonheur reconquis par le divorce. Comment se fait-il que cette femme intelligente qui a voulu que sa fille fût élevée religieusement, se soit complètement désintéressée de l'âme de son fils, Lucien, qu'elle a livrée, dans toute sa naïve candeur, à l'influence, anti-cléricale de son mari? Dès son mariage civil, elle a eu assez de prévoyance pour songer à l'avenir religieux de "leur" fille, et s'est désintéressée de "son" fils?...

Non! Je renonce à comprendre les femmes!...

Et Darras? Il aurait consenti au mariage religieux s'il eût été possible au début de leur union. Mais ensuite, il voit dans cette concession—qui ne serait ni plus ni moins courageuse ou lâche qu'elle ne l'eût été il y a dix ans, à son point de vue d'homme sincère—une déchéance. Il refuse d'aller jusqu'au bout de sa thèse vis-à-vis de son fils, et jusqu'au bout de son amour vis-à-vis de sa femme. Il est illogique, ce représentant de l'état civil; et elle est illogique, Mme Darras, dans sa conduite différente envers ses deux enfants.

C'est vrai que, dans une pièce à idées, les caractères doivent frôler la réalité. C'est vrai que cette réalité est une succession de gestes et de faits illogiques. C'est vrai que, quotidiennement, nous voyons des êtres accomplir des actes en contradiction flagrante avec leurs principes et leurs théories.

Mais s'il m'arrivait de rencontrer deux individus comme Darras et sa femme, qui se conduiraient, comme eux, dans une situation absolument identique, je ne manquerais pas de penser: "C'est un songe-creux et une inconséquence!"

N'empêche qu'au point de vue dramatique on a dit de cette pièce, qu'elle était peut-être la plus belle oeuvre et la plus noble qui ait paru sur la scène française depuis longtemps.

Faut-il conclure du fait que le public a applaudi bruyamment aux théories de Lucien et aux véhémentes paroles de Darras à l'égard du P. Euvrard, que la mentalité de nos compatriotes est bien pervertie et que tous ces braves gens approuvent et partagent les opinions subversives des partisans de l'amour libre?

Non. Je ne crois pas qu'il faille s'en étonner autrement.

Si les marques d'approbation furent plus discrètes à l'égard de la philosophie austère du P. Euvrard, c'est tout simplement que les auditeurs n'y voyaient goutte, qu'ils ont écouté cette pièce comme un vulgaire drame, dans lequel leur sympathie s'en va tout droit au personnage qui se dévoue ou se jette à l'eau pour sauver le chien de sa maîtresse. Le geste de Lucien pour défendre cette fille déchuë était noble et c'est à ce geste qu'ils ont applaudi, sans comprendre la portée morale de la discussion entre le père et le beau-fils. De même quand Darras invective le P. Euvrard, ils se sont imaginé pour de bon que cette soutane vénérable était antipathique. Et la preuve c'est qu'ils lui ont rendu toute leur estime, quand ils ont vu Darras lui présenter ses excuses et lui tendre la main. Et c'est ainsi que de pauvres et honnêtes ignorants présentaient tous les symptômes de révolutionnaires enragés.

Les artistes ont rendu pleine justice à l'oeuvre de Bourget. Mme Briant interprète avec beaucoup de finesse psychologique cette petite cérébrale de Berthe Planat. Mme Devoyod est une bonne maman bourgeoise et indulgente et Mme Vhory, une Gabrielle un peu grandiloquente mais profondément malheureuse.

MM. Pelletier et Scheler ont apporté beaucoup de tact et de distinction aux caractères de Lucien et de Darras, M. Chanot silhouette très dignement la noble figure du P. Euvrard.

Idées de femmes sur le féminisme

CONFÉRENCE DE M. EDOUARD MONT-PETIT AU CONCERT DES E. E. D.

Qu'est-ce que le féminisme? M. Emile Faguet dit qu'on peut se servir de trois mots pour le définir: féminin, féminine, féministe. Féminin, qui a le caractère de la femme; féminine, qui aime la femme; féministe, qui appuie les revendications de la femme. Veut-on des exemples? Musset est un féminin, Sainte-Beuve, un féminine, et Marcel Prévost, un féministe. Il a deux sortes de féminisme: le féminisme révolutionnaire et le féminisme modéré. Le premier trouve son mot d'ordre dans cette élocution de je ne sais plus quelle démogogue: "La femme est à l'homme ce que l'homme est au grille".

Le second, plus calme, se contente de chercher à améliorer les conditions actuelles de la femme, tant dans l'ordre social que dans l'ordre politique.

Le premier régime que l'on connaisse pour la femme, fut le matriarcat, qui lui donnait une certaine autorité. L'antiquité cependant ne fut pas tendre pour la femme. Elle fit plus que de manquer de galanterie. Pythagore a même écrit en mysoginie: "Il y a deux principes qui gouvernent le monde: le principe bon, qui a créé la lumière, et le principe mauvais qui a créé les ténèbres et la femme".

Les poètes ne sont pas plus agréables que les philosophes. Dans toute la poésie antique, il n'y a qu'un type de femme vraiment admirable, c'est Pénélope.

Ce fut sous la poussée du christianisme, que la femme fut respectée. Certains malins prétendent bien qu'une concile a longuement discuté si elles avaient une âme, mais il ne faut pas s'y arrêter. On discute sur une question grammaticale, savoir si le mot "homme" voulait aussi dire "femme".

Enfin nous arrivons au XIXe siècle, où se précisent les revendications féministes.

Les revendications féministes sont de quatre sortes:

- 10.—Les revendications d'ordre intellectuel.
- 20.—Les revendications d'ordre politique.
- 30.—Les revendications d'ordre économique.
- 40.—Les revendications d'ordre social.

Dans l'ordre intellectuel, les femmes se disent aussi intelligentes que l'homme, elles s'insurgent contre l'assertion d'un savant allemand, qui prétend que les hommes se laissent mener par l'intelligence, et les femmes par l'instinct.

Dans l'ordre politique, les femmes réclament le vote à grands cris. Elles ont déjà voté au Moyen-Age. Les femmes votent chez nous aux élections municipales. M. Max Turmann leur en fait même un grand compliment. (1)

Dans l'ordre économique se pose la question du salaire de la femme. Jusqu'ici il est bien inférieur à celui de l'homme. Plus, la femme ne peut en disposer à son gré.

Dans l'ordre social, la femme voudrait être l'égal de l'homme. Elle n'en sera jamais que l'équivalente. On connaît le mot de M. Ernest Legoué "l'égalité dans la différence"; égalité dans la justice, différence dans la nature.

x x x

Un journal posait en 1912 la question suivante à ses lecteurs: Quel est le pays le plus féministe du monde? Les réponses sont des plus intéressantes. Les uns disent que c'était l'Angleterre, parce que la femme y a beaucoup de droits; d'autres, la Norvège, la Suède et le Danemark, parce que les femmes y votent; quelques-uns voulaient que ce fût la Finlande, parce que les femmes peuvent y être élues députées; un certain nombre tirèrent pour les Etats-Unis, parce que les femmes y sont moins nombreuses que les hommes et ont moins de temps à perdre. On remarquera, que la France est exclue de ce tableau. Cela se comprend. Le féminisme français diffère absolument des autres féminismes. Il est surtout intellectuel. Il remonte au romantisme, qui ne fut qu'une explosion d'individualisme. C'est Madame de Staël et George Sand qui réclamèrent les premières l'émancipation de leur sexe. Elles se heurtèrent au théâtre à Emile Augier et Alexandre Dumas. On connaît la doctrine

(Suite à la 3ième page)



**LA FORME LA PLUS PURE
SOUS LAQUELLE LE TABAC
PEUT ÊTRE FUMÉ.**

Lancet.